

La vieille qui marchait
au-devant des hommes

Laurent Robert

**La vieille qui marchait
au-devant des hommes**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08475-6

Chez elle

La pluie, la pluie, toujours la pluie. Aujourd'hui encore, hier, demain, elle tombe sans discontinuer. Sûre d'elle, presque tranquille, elle prend son temps et remplit le nôtre. Encore et toujours la pluie. Il pleut depuis si longtemps. D'où peut venir toute cette eau ? De là-haut, oui, de tout là-haut. La pluie vient du ciel. Je la regarde. Je l'écoute. Elle me berce, m'endort et me réveille. Elle glisse, silencieuse, sur mes carreaux. Elle étire avec elle et les gouttes et les heures. Elle rythme mes journées de son silence humide. Un jour, deux jours, trois jours, un mois, le temps lui-même s'englué dans la monotonie qu'elle distille. Et puis, allez savoir pourquoi, ce silence se troue parfois d'averses soudaines qui secouent les portes cochères et font ruisseler les gouttières comme de véritables cascades. Elle s'amuse à déchirer toutes ces heures silencieuses qu'elle a tissées pour les bousculer sous ses furies. Elle tombe et explose en gerbes sur le bitume au point que son fracas devient assourdissant. Il absorbe tous les bruits et la rue se transforme en une scène muette où passants et automobilistes semblent jouer une pantomime désordonnée et silencieuse. Le bruit de l'eau, répété sans cesse tout au long de journées interminablement humides me donne le vertige, au point que parfois au bout de longues minutes de ce vacarme incessant, je ne sais plus s'il s'agit d'une simple averse, drue et violente ou d'un public invisible applaudissant à tout rompre à ce spectacle muet. Vieille sottise, tu dis des bêtises ! La pluie applaudit et la pluie chante aussi parfois. Elle me rappelle une chanson, une rengaine entêtée qui s'amuse à partir et à revenir sans cesse. Une chanson voilà autre chose maintenant ! Oui, une chanson. J'entends une voix qui la chante, une belle voix

d'homme au timbre léger et intime. Susurrée. Je regarde la pluie et j'entends cette voix. Voilà, voilà l'air qui me vient sur les lèvres. La pluie. La musique de la pluie. La chanson qui me revient. Voilà les premières paroles et puis, la chanson qui s'en va. Seule reste la pluie qui tombe, monotone et fidèle et seules quelques notes sans suite qui tournent en rond dans ma tête. Comme c'est stupide de perdre la mémoire. Je n'arrive pas à me souvenir de cette chanson. Elle parlait de la pluie qui tombait sur le toit d'une voiture, *tic tac, tic toc, la pluie sur le toit...* et je ne me souviens plus de la suite, comme toujours. Je ne me souviens plus d'aucune suite. Je ne me souviens jamais plus de rien en fait. Derrière ma tête il y a une chanson, derrière ma tête il y a un visage, un nom, une rue, une ville mais je ne fais qu'ouvrir des placards vides ; de vieux bocaux avec des étiquettes dessus mais quand je les ouvre, aucun parfum ne s'en dégage ou plutôt aucun parfum ne s'en dégage plus, envolés les parfums ! Tout s'effrite, tout s'évapore et en fin de compte il ne reste plus que des courants d'air. Je ne suis qu'une vieille folle qui perd la boule. Voilà ce que je suis : une vieille folle qui perd la boule. Je suis fatiguée. Je suis tout le temps fatiguée. Je me sens si lasse. Je dors à peine c'est pour ça. Combien je dors d'heures par nuit ? Deux, trois ? Pas plus. Pas étonnant que je sois si fatiguée. Tu oublies de dire que tu dors la journée ma fille. Ah, il faut bien que je récupère. Récupérer de quoi vieille folle ? Tu es toute la journée assise dans ce fauteuil. Mon vieux fauteuil, oui. Il est aussi usé que moi. Regardez-moi ces accoudoirs comme ils sont élimés. Et puis, je ne dors pas vraiment, je somnole. Ce n'est pas ce que j'appelle du sommeil parce que dans ces moments-là, je cherche à me souvenir encore. Même quand ma tête part en avant, je cherche un visage, un nom, une rue, une ville. Je bute dessus, je m'entête, je cherche et me voilà remontée du sommeil ; un peu comme du fond d'un puits. Non, ce n'est pas ce que j'appelle vraiment dormir ça. Parfois, un souvenir se fixe et je peux mettre un nom sur un visage ou bien le contraire, alors je me secoue. Vieille folle, réveille-toi ! Remonte vieille folle ! Remonte du fond de ton puits ! Il est là qui t'attend, vite ! Oui, je le vois ce souvenir

comme une main qui se tend pour m'aider à remonter. Les premières lettres d'un nom, d'un prénom apparaissent, la couleur des yeux, le dessin d'un sourire qui s'esquisse mais j'arrive toujours trop tard. Envolé l'oiseau ! Parti le souvenir. Je n'ai saisi que du vent. Jamais, je ne sombre dans le sommeil. Plus jamais. Plus aujourd'hui et depuis longtemps. Je glisse dessus tout au plus, voilà ce que je fais. Ce que je peux être lente à me réveiller tout de même. Ah, comme j'étais vive quand j'étais plus jeune. Jamais fatiguée. Je pouvais marcher trois heures durant sans sentir la fatigue, danser, danser, tourner, danser. Comme j'aimais danser ! Il n'y avait pas une meilleure valseuse que moi dans tout le canton. Tous les samedis soirs et tous les dimanches après-midi que Dieu faisait, je glissais sur les parquets des dancings. J'en ai usé des paires de chaussures. Oh ce que je pouvais avoir mal aux pieds après ! Surtout qu'après le bal, il fallait rentrer en vélo. Je m'en fichais, je me trempais les pieds dans une bassine d'eau chaude en rentrant, cinq heures d'un sommeil de masse et « ronflez Pauline », je remettais ça tout le dimanche ! T'as fini de radoter ? Toujours à marmonner entre tes dents. As-tu bientôt fini de battre la mesure sur le plancher ? Vieille folle.

Ma tête sur la vitre fraîche. Cette pluie encore, toujours cette pluie, du matin au soir : comme elle tombe. Comment fait la terre pour avaler toute cette eau ? On dirait que les gouttes sont plus serrées entre elles aujourd'hui. Il ne nous manquait plus que ça : les gouttes se serrent les coudes pour nous mouiller un peu plus la tête. Quand je reste le front appuyé contre la vitre, comme ça, avec mes yeux levés en l'air vers le ciel pour les regarder tomber, elles me font penser à de fines aiguilles d'eau qui descendraient à toute vitesse des nuages pour venir se planter dans la terre et les gens en milliards d'humidité. Quand j'étais plus jeune, j'aimais rester de brefs instants debout, la nuque penchée en arrière et le front offert au ciel pour voir la pluie tomber en pointillés de cristal et la sentir l'instant d'après, m'éclabousser en perles qui roulaient sur mes yeux et mes joues. Les gouttes, oh ce que j'aimais entendre leur

petit bruit mat sur ma peau et leur étrange silence sur la terre qui les absorbait. Elles se parlent peut-être en tombant lentement au sol. Elles se chuchotent leurs brefs instants car leurs vies ne durent que le temps de cette chute. Les gouttes sont éphémères et elles sont légions. Des légions d'eau qui naissent et meurent en un clignement d'oeil et sont sans cesse renouvelées. Une armée transparente qui s'insinue partout, fait dégorger la terre et ronge le bois. On dit la pluie, c'est idiot, on devrait dire les pluies. Les pluies qui tombent. Aucune pluie ne ressemble à une autre. Celle d'aujourd'hui par exemple n'a rien à voir avec celle d'hier qui était presque timide et chahutée par le vent ; on aurait dit qu'elle hésitait à tomber et quand elle le faisait, elle semblait s'excuser de le faire et nous demandait de ne pas trop lui en vouloir. Une pluie comme un chien soumis, la queue entre les jambes et qui cherche la caresse de son maître, encore et toujours. Une pluie de chien. Celle d'aujourd'hui est aveugle et tombe sans état d'âme. Elle est épaisse et cruelle et vous griffe sans vergogne avec l'indifférence d'un chat. Celle d'hier ne mouillait pas, celle d'aujourd'hui vous trempe jusqu'aux os en un rien de temps. Oh vieille sottise, la tête sur la vitre à regarder la pluie tomber du ciel... J'ai sommeil. Je me souviens d'un petit chat, non, d'une petite chatte, toute noire. Comme elle était douce et chaude, comme elle était tendre avec moi. Elle se nichait dans mon cou et venait chercher mes baisers en poussant sa petite tête sous mon menton ; elle frôlait mes doigts sans arrêt pour sentir la caresse de mes mains. Une boule noire de tendresse avec de grands yeux verts, comme deux lacs paisibles qui parfois s'absorbaient dans les miens avant de se fermer doucement sur l'émeraude de leur profondeur. C'était une petite pluie d'amour et de tendresse. La pluie. La pluie. La pluie. Il y a de l'eau et de la lenteur dans le mot « pluie » et puis quelque chose d'infiniment doux et de secret qui éclate au bout de nos lèvres quand il s'en échappe. Il y a déjà la présence de la goutte dans le mot « pluie » que l'on prononce sans y prendre garde. Des gouttes, des familles de gouttes, se succèdent sur des générations qui

semblent tomber infiniment du ciel vers la terre. J'ai mon front contre la vitre fraîche. La pluie vient du ciel.

Il pleut sans arrêt. J'ai l'impression qu'il pleut depuis toujours. C'est faux et tu le sais bien. Fais un effort : quant tout cela a-t-il réellement commencé ? Tu devrais t'en souvenir, tu as toujours le nez à ta fenêtre. A dire vrai, je ne me rappelle plus très bien de cette période ; c'est si loin déjà et il y a tellement de trous dans ma mémoire, une vraie passoire. Il n'y a pas vraiment eu un jour précis ou une période particulière. Les jours de pluie sont simplement revenus un peu plus souvent que d'habitude et puis de plus en plus souvent au point de transformer les saisons en repères un peu vagues pour tout le monde pour finalement disparaître, au fil de l'eau, au fil de la pluie. Je me souviens qu'il y a eu un temps où on se serait cru dans un pays tropical avec seulement deux variétés de climats d'un bout de l'année à l'autre : six mois d'une saison qui ressemblait à un automne permanent avec des pluies qui nous arrosaient sans discontinuer pendant des semaines puis l'eau cessait de tomber, seuls restaient les nuages qui bouchaient l'horizon et six mois d'une saison sèche où le soleil, le vent et la poussière se succédaient d'un jour sur l'autre sans l'ombre d'un orage, d'une ondée, d'une averse. Les saisons intermédiaires se sont lentement effacées pour laisser la place à ces deux balancements entre lesquels nous avons oscillé quelques années ; adieu l'hiver, adieu le printemps. En avant, en arrière, un temps balançoire qui ne faisait plus jamais un tour complet mais restait bloqué dans ce stupide va et vient : pluie nuages, vent soleil, pluie nuages, vent soleil. Et puis sont venus les premiers enfants pour qui ce climat était la règle car ils n'avaient rien connu d'autre. Des enfants qui écarquillaient les yeux quand on leur parlait de bourgeons ou de givre. Pour finir, le mouvement de balançoire s'est installé dans l'automne un peu plus longtemps à chaque fois. Six mois, huit mois, onze mois de grisaille et d'humidité douceuse ou un peu plus fraîche et au fil du temps, il n'est plus resté que cette saison d'un bout de l'année à l'autre avec seulement une pause très sèche et très chaude de quatre semaines et non, je ne me souviens décidément plus quand

tout cela a vraiment commencé. Ce dont je me souviens, c'est que les gens se plaignaient tout le temps et moi aussi, au début, je pesais contre ce ciel de nuages, en permanence au dessus de nos têtes. Il ne pleuvait certes pas tous les jours et parfois de longues semaines se passaient sans qu'une goutte d'eau ne tombe de ce ciel continuellement gris mais le moral des gens devenait de plus en plus terne comme le ciel, invariablement chargé jour après jour.

Mais tout compte fait, je ne la déteste pas tant que cela cette pluie ; je crois même que je l'aime bien. Elle tombe maintenant quasiment tous les jours depuis des semaines et des semaines et je me suis habituée à elle. Elle me tient compagnie, elle chante avec moi. Elle coule sur mes vitres et derrière, dehors, tout est tordu à travers les tout petits ruisseaux des gouttes : les arbres, les maisons, les voitures et les gens. Tous donnent l'impression de trembloter, de faire du sur place ou de se briser dans des angles bizarres. Les souliers des dames et des messieurs ne claquent plus sur le bitume, ils font des flics et des flacs et je m'attends toujours à ce qu'un homme s'accroche d'un seul coup à un réverbère en faisant des claquettes, des pirouettes, en chantant et en souriant, tout ruisselant de l'eau qui coule en cascades de son chapeau à son imperméable trempé. Les hommes ne portent plus de chapeaux, vieille folle et la vie ce n'est pas du cinéma sauf celui que tu te fais tous les jours, la tête appuyée contre ta fenêtre. Et si tu continues à rester des heures entières comme ça, on va t'enfermer dans un asile. Pas un asile de fous, non, un asile de vieux. Tu vois ce que c'est hein ? Un mouroir où on entasse des cheveux gris et des rides et qu'on laisse moisir, s'effacer jusqu'à ce qu'ils disparaissent. On ne sait même pas s'ils meurent. Ils bougent de moins en moins, c'est tout. Ils parlent de moins en moins et depuis bien longtemps ils ne sourient plus. Leurs bouches sont agitées des mêmes rictus. Du matin au soir, ils froissent et plissent un peu plus leurs peaux fripées. Ils tremblotent bien toujours un peu mais ne se déplacent plus du lit à la chaise devant la fenêtre et de la chaise au lit. Ils sont seuls, si désespérément seuls. Ils respirent à peine et lorsque ça s'arrête tout à fait, personne ne s'en aperçoit. Ce n'est qu'un tas de

chiffons, une poupée fripée qu'on ne regardait plus depuis tellement longtemps déjà. Mort avant d'être mort, leurs trépas passe inaperçu. Des tas de cheveux gris et des tas de rides, même plus des gens, même plus des femmes, même plus des hommes, des cheveux gris et des rides, des petits tas de peaux et de crin qui s'effritent. Et on est déjà parti, on n'est plus là. Dis, tu ne crois pas que les voisins doivent se poser des questions à te voir là, prostrée, tous les jours ? Non, pas tous les jours. Si, tous les jours. Tu ne t'en rends même plus compte. Un jour, on va frapper à ta porte. On va entrer. On va te prendre, t'emmenner et te jeter là-bas dans une chambre jaune et vide avec son petit lit d'enfant, sa couverture en laine marron, sa petite table de chevet avec son réveil posé dessus et c'est tout, son autre table avec sa chaise ou s'asseoir, manger, pleurer, attendre, mourir ; lit, table et chaise, chaise, table et lit, le regard déjà blanc comme la mort. Tais-toi, je ne veux plus t'entendre ! Tais-toi, vieille bique sordide. De toutes les façons, il n'y a plus personne en face depuis longtemps. Tout le monde est parti. Ils sont tous partis dès que le vent s'est mis à souffler trop fort, dès que l'eau ne s'est plus retirée des entrées d'immeubles. Oui, je l'aime cette pluie qui vient du ciel alors que le soleil me fait mal aux yeux, si mal que je suis obligée de fermer les volets quand reviennent les terribles quatre semaines de sécheresse. Autant la pluie me caresse doucement et me berce, autant le soleil, lui, m'enfoncé ses épines brûlantes au fond des pupilles.

Saleté d'été. Ce que je peux détester ces trente jours. Ce n'est pas un été d'ailleurs, c'est un four qui nous cuit du matin au soir et qui ne laisse place à aucune fraîcheur la nuit. C'est une brûlure permanente sur la peau et les gens dans la rue ne sont pas en manches courtes. Tous ont des vêtements larges mais aux manches longues, des chapeaux, des casquettes et les femmes, des ombrelles mais cette fois le souci de l'élégance n'y est pour rien. Il s'agit de la plus évidente des protections qu'il faut adopter sinon la peau cuit. J'en ai vu des plus jeunes que moi tomber sur le trottoir pour avoir voulu braver, tête nue, ce qui ressemble à des flammes descendant du ciel pendant un mois. Je n'ai jamais aimé l'été, bref ou

pas et même lorsqu'il était beaucoup plus supportable et étalé dans le temps qu'aujourd'hui, il y a, il y a je ne sais plus combien d'années, je ne l'aimais pas. Tout le monde s'en va. Il n'y a plus un seul bruit dans la ville, à tel point que j'entends le bourdonnement des avions qui passent là haut dans le ciel, d'ordinaire immobiles et silencieux ; c'est un bruit lointain qui survient au sortir d'un rêve cotonneux et qui me donne un début de vertige tant il tranche soudainement dans le silence qu'il froisse. (Il fait écho aux étés de mon enfance, plus longs, plus harmonieux et à ces après-midis chaudes où je restais seule à jouer dans la cour de notre petite maison ou encore immobile, couchée dans un champ de blé, les yeux rivés dans le bleu du ciel et attendant que le temps passe, j'étais tirée d'une lente et épaisse somnolence où je m'alanguissais par le bruit sourd et lointain d'un avion invisible, oh vertige agréable). Il n'y a plus un bruit dans la rue non plus sauf celui de mon pas traînant et fatigué de vieille qui marche sur le trottoir ; mon pas et mon ombre un peu voûtée qui me suit, m'accompagne ou me précède selon l'heure où j'arpente les rues désertes. Il n'y a plus un bruit dans l'immeuble qui se transforme en bâtisse hantée du jour au lendemain. Les murs craquent quand je pousse la porte d'entrée et que le soleil s'engouffre comme un violeur dans son intimité fraîche (oui, le soleil est un violeur qui débusque la quiétude et la fraîcheur des maisons et des gens, qui les déloge pour installer à leur place sa touffeur épaisse et suffocante). L'escalier a comme un écho stupide qui se répète marche après marche et lorsque je referme la porte de mon appartement derrière moi, je n'entends plus que ma respiration syncopée et ma pendule. J'ai l'impression d'être dans un vieux bateau qui coule. Tous les immeubles, toutes les maisons, sont des Titanic qui s'abîment dans l'océan de l'été. « L'océan de l'été », non mais tu t'entends ? Oui je m'entends. Je ne fais que ça d'ailleurs, m'entendre et m'écouter. Il n'y a plus que la pluie et moi. Ça manque de parler, on a beau dire, ça manque. Saloperie de pluie. Saloperie d'été. Saloperie de vie.

Pffft, envolés, ils sont tous partis en même temps les moi-neux. Et c'est long et ça dure. Ce que ça peut être long un été,

même un été de trente jours. Les heures s'étirent. Le temps fond. Il se dilue. Moite. Je compte sur mes doigts ceux qui sont passés et ceux qui restent à venir. Je vérifie sur mon calendrier dans la cuisine pour voir si je ne me suis pas trompée. Mais non, je ne me suis pas trompée et il en reste encore et encore à venir. Jusqu'à l'écœurement, jusqu'à la nausée. L'été, jusqu'à la nausée. La pluie est loin. Je rêve d'elle et de la sensation de l'eau qui tombe sur mon front offert. Je rêve de sa petite musique et des gouttes sur mes carreaux. Je rêve du gris, du sombre, de l'humide et du frais. Je rêve de la pluie. Je me réveille suffocante, en sueur avec l'horrible lumière du soleil qui filtre inexorablement à travers mes volets, infiltrée, insinuée, répandue, déjà, dans tout mon salon. Mon corps est lourd, voûté et je respire mal ; ce que je respire mal en été. Je me souviens avoir fait des vœux pour que cette saison n'arrive jamais ou qu'elle ne dure qu'une semaine ou mieux un week-end ; je n'ai jamais été exaucée ni autrefois ni aujourd'hui. Et dire qu'ils attendent ça avec impatience. Dieu, faut-il être bête. Des millions de gens passent onze mois de l'année à attendre le douzième pour aller s'entasser sur des routes au goudron fondu, dans des avions pleins de leurs voisins et descendre dans des stations estivales engorgées, surpeuplées, suantes et obèses. Ils sont des millions à se vautrer sur du sable, à plonger dans des piscines comme sur les catalogues, des millions à pisser dans l'eau de la mer bleue ou verte ça dépend du ciel, des millions à être en plein dans la carte postale dont on leur a matraqué le cerveau pendant onze mois. Ils sont là. Ils y sont. Eux, avec tous les autres aussi car tous les autres ont voulu être là, aussi, en même temps. Et même quand ils sont plus riches et qu'ils vont plus loin, qu'ils ne partent pas pendant cette saleté d'été ici, c'est aussi pour aller se vautrer dans un été tout aussi chaud et ruisselant mais à l'autre bout du monde ; et là-bas c'est comme ici avec en plus et en promotion si possible, les désirs préfabriqués de cocotiers, de sable blanc, de ciels immaculés, de mers tièdes et transparentes qui ont fait les mêmes ravages dans leurs rêves en carton pâte que chez leurs collègues ou employés moins argentés. Toute une armada de « songes